

Pour une bouchée de pain

Je m'appelle Maxime et je suis le boulanger du village. Je travaille quand les autres dorment et je dors quand les autres travaillent. J'aime mon métier ; c'était déjà celui de mon père et de mon grand-père avant lui. Chaque jour, j'entends défiler, depuis mon laboratoire, les habitués qui viennent acheter leurs baguettes, petits pains ou croissants. Toujours les mêmes. Toujours à la même heure. Solange, ma femme, les connaît bien tous.

Parmi eux, il y a Père Alain. C'est le pasteur du village. Même s'il n'est pas catho, je l'ai toujours appelé « mon Père ». Ça n'a jamais eu l'air de le gêner. Tous les dimanches matin, il vient acheter le pain de la communion pour le culte et le dimanche, c'est moi qui suis au magasin. C'est un personnage : invariablement vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche au col amidonné, d'un nœud papillon et d'un chapeau orné d'une petite plume, il marche d'un pas de sénateur appuyé sur sa canne qui menace de se briser à chaque pas. Il est trapu, jovial. Il aime la vie et les gens. Cela se voit et cela se sent. Il doit avoir enterré au moins deux générations de villageois, et en avoir baptisé presque autant.

Ce dimanche matin, il entre, attend patiemment son tour et, comme à son habitude, sort son vieux porte-monnaie, en extrait deux pièces pour payer le pain et repart avec un petit mot gentil. Ce matin-là, il se retourne en s'exclamant :

– Maxime, tu es un ouvrier du Seigneur ! Tu le sais au moins ?

Ces mots ont trotté dans ma tête toute la journée et au-delà. Comment moi, modeste boulanger, je pouvais être un ouvrier du Seigneur ? Je n'arrivais pas à penser à autre chose.

Le lendemain, tout à fait par hasard, je rencontre le Père Alain. Je l'apostrophe :

– Père Alain, je n'arrête pas de réfléchir à ce que vous m'avez dit hier, à propos...

– Et ? me coupa le vieil homme.

– Et je ne comprends pas.

– Maxime, aurais-tu oublié le catéchisme que je t'ai enseigné ? *Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir...* L'as-tu oublié ? Allons nous asseoir sur ce banc. Vois-tu, je t'ai baptisé. J'ai béni ton mariage avec Solange et bientôt, j'espère baptiser encore tes enfants. Mais ce que tu fais est le plus beau des métiers.

– Je suis juste boulanger...

– Justement ! Chaque jour, tu nourris les villageois avec l'aliment le plus noble qui soit. Et le dimanche, tu participes au culte par le pain que je t'achète. Tu nous permets de nous souvenir de l'amour du Fils de notre Seigneur. Le pain que nous partageons ne nourrit pas que nos estomacs qui n'en ont pas vraiment besoin, mais notre foi qui le réclame. Et sais-tu, ton pain est bien trop gros pour notre petite assemblée, mais il n'est jamais perdu. Chacun de nous en prend un morceau et va l'offrir à un voisin en sortant de l'église.

– Je l'ignorais, confessé-je, un peu honteux.

– Moi, vois-tu, reprit le vieil homme, je vais porter sa part à Mademoiselle Edmée. Elle est presque aussi vieille que moi. Elle ne peut plus venir à l'église, alors je monte les trois étages et les quarante-cinq marches pour lui apporter une part de notre communion. Et je ne suis pas le seul. Nous le faisons tous. Tu vois, tu es un ouvrier zélé de notre Seigneur. Sans toi, rien de tout cela ne pourrait se réaliser.

Je prends soudain conscience que ce pain que je fais par habitude, toujours le même, parce que les villageois n'aiment pas le changement, a une vraie valeur. Une valeur qui m'échappait complètement. Je me mets à réfléchir à tous mes clients et à ce qu'ils viennent chercher en achetant mes pains quotidiens. Il y a donc plus que les kilos ou les demi-livres de farine... Je tourne la tête, le Père Alain a disparu. Je ne l'ai pas entendu partir.

Aujourd'hui, c'est Noël et on est dimanche. À l'heure habituelle du pasteur, c'est Madame Clément, une paroissienne qui entre à la boutique :

– Bonjour, Maxime. Je viens chercher le pain pour le culte. Le Père Alain a été hospitalisé cette nuit. Quelque chose avec le cœur, je crois... Et c'est un jeune pasteur qui le remplace aujourd'hui, au pied levé.

– Alors, permettez...

Je coupe une part du pain avant de l'emballer.

– Voilà, vous direz que la part qui manque, c'est celle du Père Alain.

La femme s'en va, en me faisant un clin d'œil : elle a compris.

Après la fermeture du magasin, je me rends à l'hôpital et découvre le Père Alain allongé dans un lit, avec une perfusion au bras et des écrans autour de lui.

– Voici, Père Alain, votre bouchée du pain de la communion.

Le vieil homme me regarde de ses yeux doux et bienveillants.

– Tu vois, Maxime, j'avais raison. Tu es un ouvrier du Seigneur et un bon ! Cette nuit, j'ai cru que notre Seigneur me rappelait à Lui, oh, ce serait le moment, mais je lui ai demandé une faveur, celle de pouvoir te dire adieu. Et tu es là... Il m'a entendu. Je lui en suis reconnaissant, infiniment.

Nous avons parlé un long moment. J'écoutais ce vieil homme plein d'une sagesse que je découvrais autour d'un morceau de pain qu'il avait tenu à partager avec moi.

Deux jours plus tard, le Père Alain a rejoint son Père quelque part là-haut ou là-bas, je ne sais pas. On nous a annoncé qu'il n'y aurait plus de pasteur dans notre village, manque de vocations, il paraît. Alors, c'est moi qui irai apporter sa part à Mademoiselle Edmée.

Ces quarante-cinq marches ne me font pas peur !